

# CRU

## À CROQUER

*dimanche 7 juin 1998*

Regarder, c'est choisir ! Lucien Fleury, artiste peintre, nous a pris au mot et nous a proposé de parcourir la ville avec papier et crayon pour en avoir une lecture active à travers la pratique du dessin.



## Un dimanche Fleury

Le deuxième Cru est en effet celui de Lucien Fleury, artiste peintre. Ce « Cru du croquis », ce « Cru du regard », ce « Cru à croquer » il l'a proposé lors de la précédente et première sortie. *« Je suis peintre et j'ai un regard qui n'est pas celui des autres gens, qui font d'autres métiers, ont d'autres préoccupations et qui voient les choses à leur manière. Or j'estime que tout le monde peut non pas forcément dessiner mais au moins frotter le crayon sur du papier. C'était donc une proposition pour des gens qui n'ont jamais dessiné »*. Des initiés, voire des professionnels, sont pourtant au rendez-vous mais auxquels il ne souhaite pas imposer ses conseils ni son rythme et qui sont même invités à faire des adeptes. La complémentarité des compétences est une des principales caractéristiques du Cru. On s'est attroupe autour du chariot — qui semble bien décidé à prendre sa place d'emblème du Cru — pour la distribution du matériel indispensable : planchettes pourvues de feuilles blanches, crayons 2B, gommes et taille-crayons. Environ vingt cinq personnes, dont près d'un tiers d'enfants, s'embarquent pour le voyage. Après ces préambules, le Cru démarre.

## Sous l'auto-pont de la rue Marcel Cachin

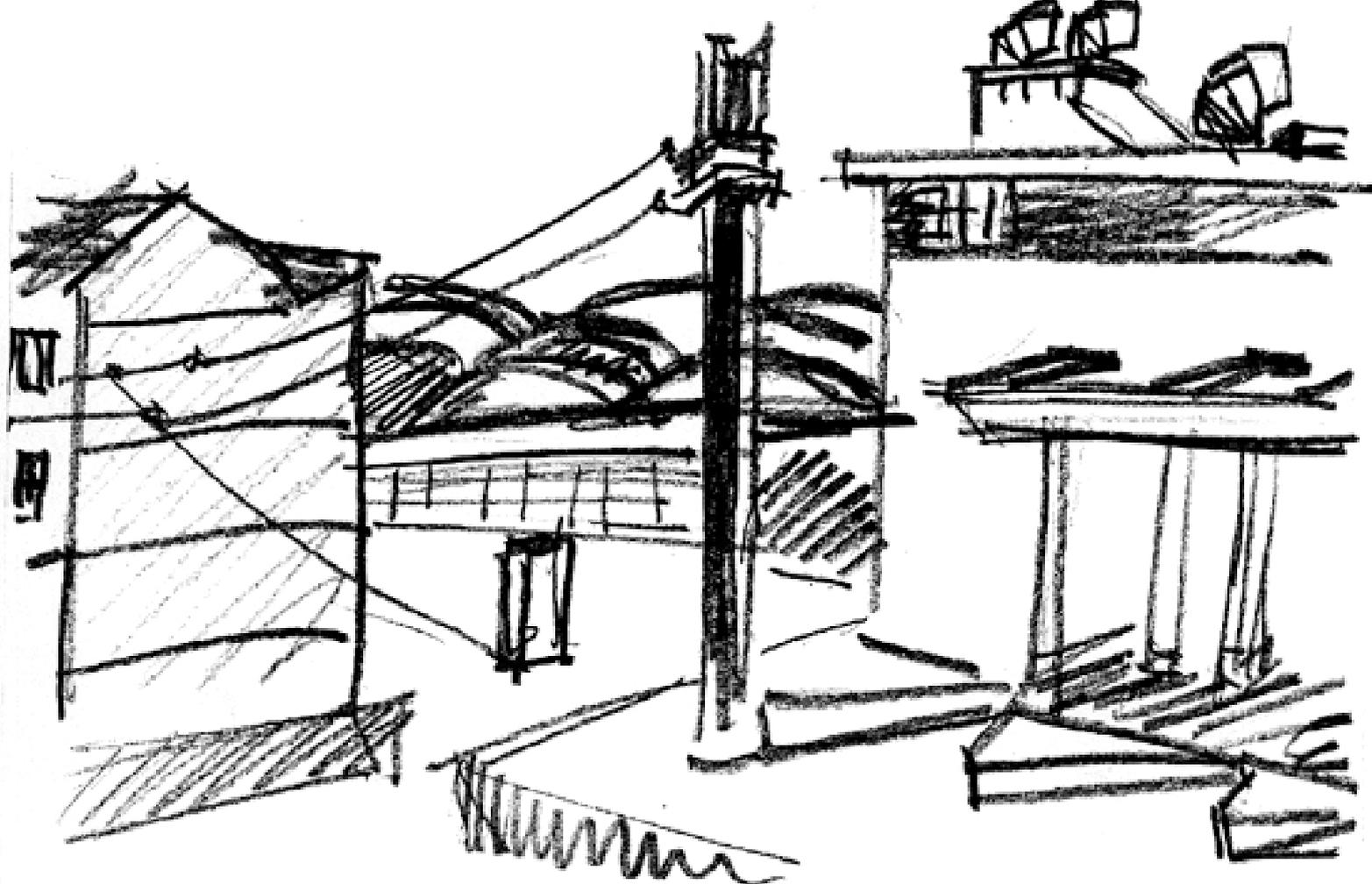
On distribue une mystérieuse petite fenêtre en papier et Lucien entame une longue mais indispensable explication : *« Cette petite fenêtre, c'est toute l'histoire du regard depuis la Renaissance jusqu'à Kodak. Vous fermez un œil et vous regardez à travers; ainsi vous cadrez, vous choisissez ce que vous voulez voir du monde. Cette technique va perdurer longtemps, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à peu près jusqu'à Cézanne qui va commencer à faire bouger les choses. Il y avait même des miroirs qui rétrécissaient le paysage et des vitres quadrillées pour le découper. L'avantage de la fenêtre est très scientifique : plus vous avancez, plus le paysage grandit, plus vous la reculez, plus il devient petit. Donc vous pouvez choisir votre cadrage, comme avec la photo. Ça permet d'apprendre à regarder. Autre notion très caractéristique de notre vision : nous voyons par points; nous ne voyons pas tout de la même façon; si je regarde quelqu'un, je le vois net mais son voisin est flou. Et cette notion est très importante pour la représentation parce qu'on est obligé d'exercer une lecture. Ça induit tout le problème de l'échange entre le peintre et le regardeur qui ne va peut-être pas suivre le parcours imaginé par l'artiste. Et cela parce que nous sommes amenés à choisir dans ce qui est offert à notre regard. Dessiner c'est donc choisir. Et c'est intéressant que nous soyons assez nombreux parce que nous constaterons que personne ne fera la même représentation. »*

Lucien a choisi la vue sur le pont qui, à l'instar des fenêtres de papier, nous propose déjà un cadrage, laissant cependant chacun libre d'en choisir une autre. Quelqu'un a profité de l'attention portée au discours de Lucien pour sortir discrètement un appareil photographique, geste presque provocateur au milieu des dessinateurs. Ceux-ci ne semblent cependant guère troublés, le principal souci des débutants étant le dépassement de l'angoisse devant la feuille blanche. Comment la dépasser ? *« Tout simplement en frottant le crayon sur le papier »*, affirme Lucien, optimiste. *« Mais en réalisant un tout petit dessin — j'appelle ça "dimension ticket de métro" — afin d'essayer de maîtriser ce qu'on a devant soi. Le problème c'est d'attraper l'espace. Le dessin c'est une répartition de l'espace, une répartition d'ombre et de lumière. C'est tout cela qu'il faut gérer, et à moins d'en avoir l'habitude, c'est très difficile sur une grande surface. »* Lucien donne l'exemple et se met à la tâche. Il s'intéresse d'abord à la courbe de la route, dans son petit cadre avec suffisamment de marge pour être dépassé. Il retient ensuite une zone d'ombre sous le pont. Il rassure les

apprentis en proposant de « gribouiller », simplement pour mettre en place les ombres et les lumières. Il poursuit son ébauche avec cet arbre, ce morceau de trottoir, la rambarde au-dessus, en débordant généreusement du cadre d'origine.

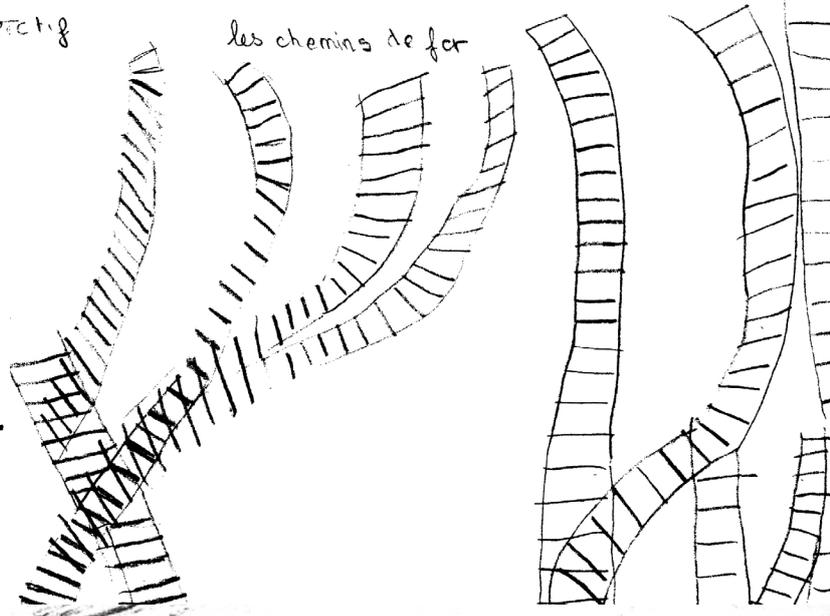
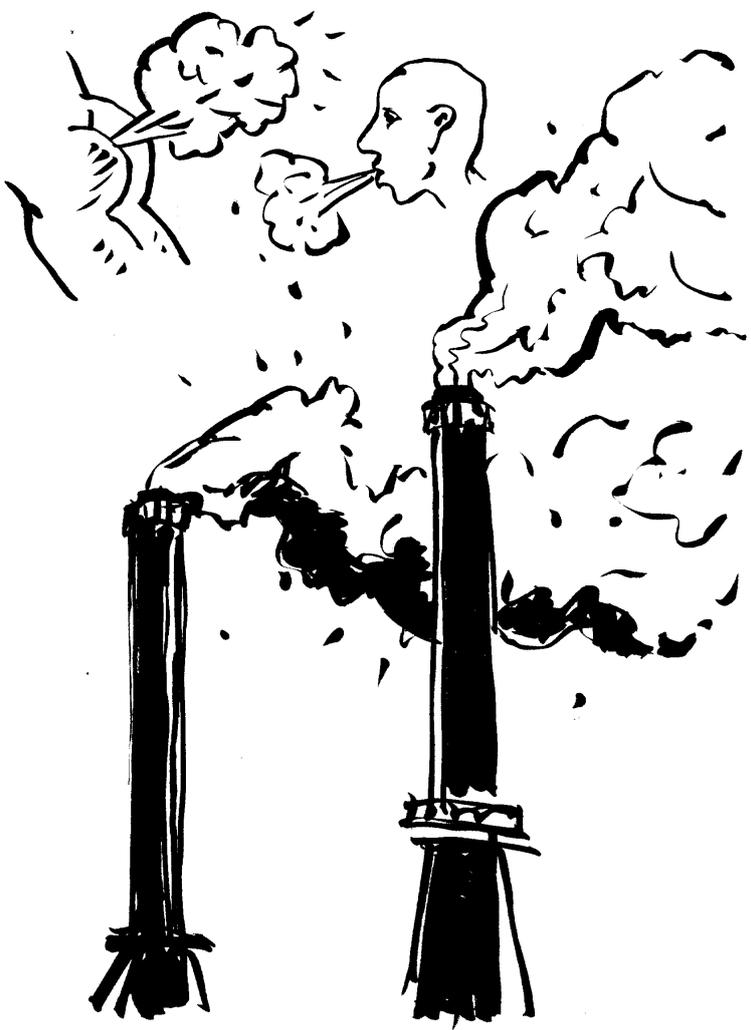
Une petite fille est confortablement installée dans le caniveau ; elle ne s'est pas laissée imposer le matériel du Cru et a apporté son propre cahier et ses feutres de couleur. Cet autre aussi a préféré son carnet quadrillé et son stylo à bille. Trois jeunes garçons sont assis sur la route. En dissident, Yves a choisi pour paysage la cité Maurice Thorez. Lucien donne encore quelques conseils et invite de nouveau au « gribouillage ». Quelques uns abandonnent rapidement l'usage de la fenêtre. Difficile de se décider à venir déranger Bassim et Lorenzo, deux jeunes garçons sérieusement au travail. « *Pourquoi êtes-vous venus dessiner aujourd'hui ? Vous devez avoir plein d'autres occasions de le faire ?* » Bassim répond avec assurance : « *Ça nous plaît de se balader dans la ville et d'essayer de la dessiner pour s'en rappeler plus tard. Et ça me rappellera comment je dessinais quand j'étais plus jeune.* » Dessiner est donc pour lui ici affaire de mémoire. Ils ont très bien compris l'intérêt de la fenêtre mais Bassim avoue « *qu'il y a des choses dures à faire* ». Sa solution : « *le faire imaginaire* ». Lorenzo, ce qu'il aime, c'est que « *si on prend une photo du pont, ce n'est pas pareil que sur un dessin. Avec le dessin on ne dessine que ce qu'on veut et on peut inventer des choses.* » « *Quand on dessine, on peut changer des choses et ne faire que ce qu'on arrive le mieux à faire* », renchérit Bassim. C'est le premier Cru de Bruno, élève aux cours municipaux de dessin, de peinture et de gravure, qui a eu envie de dessiner dans la rue. « *Je suis aussi venu pour Lucien Fleury, dont je connais les qualités, et parce que le dessin est pour moi un réel besoin.* » Mais c'est aussi toute la démarche du Cru qui l'intéresse avec l'opportunité qu'elle offre de « rencontrer » la ville avec d'autres ; ici, le dessin permet en plus d'en garder des traces. Premier Cru aussi pour Paulette, une autre Ivryenne et attirée elle aussi par la démarche du Cru comme par le thème du jour bien qu'elle dise ne pas savoir dessiner. Courageuse, elle est venue pour tenter de surmonter sa timidité face à la feuille et au crayon. « *Ça rassure d'être avec d'autres gens et a fortiori avec*





4eme objectif

les chemins de fer





*des amis, presque en famille*», affirme-t-elle. «*Et le discours de Lucien Fleury est rassurant lui aussi. C'est important.*» Nous quittons notre première station pour emprunter le passage sous la voie ferrée. Très affairé, Lorenzo s'attarde un peu pour terminer son croquis. Le périscope est sorti pour tenter de percer les secrets du jardin du bureau militaire ! «*On pourrait faire des croquis de voyeurs*», propose Lucien qui peut faire ce premier constat : «*Ils osent noircir le papier. Le plus dur est de vaincre la timidité. Je proposai un jour à d'autres débutants de dessiner un chat très en colère. Pour cela il fallait qu'ils se sentent eux-mêmes en colère. La colère ça commence de l'intérieur, dans le ventre. Et si on dessine un chat en colère, on ne va pas retenir des détails — les moustaches, les dents... — mais faire un griffonnage qui part du ventre du chat ; c'est le trait, le crayon qui doit exprimer la colère, qui doit griffer le papier. Les moins timides arrivaient à déchirer le papier!*» C'est là tout le problème de l'idée que se font beaucoup de gens de la représentation qui les freine, par peur de ne pas savoir « rendre » la réalité. «*Face à cela, j'aime à dire qu'il n'y a pas un vrai dessin et un autre qui serait faux*», conclut Lucien.

## À l'angle de l'avenue Georges Gosnat

Nous prenons notre deuxième station et de la rue Molière, devant le gymnase des Épi-nettes. Deuxième phase de l'apprentissage : nous n'avons plus de pont pour fenêtre « naturelle ». Mais Lucien rappelle qu'il faut «*se souvenir que notre regard est ponctuel, que nous ne pouvons pas tout voir. Nous devons donc choisir, c'est-à-dire donner de l'importance à ce qui nous touche en premier.*» On s'en tient toujours au principe du petit croquis, «*pour essayer d'attraper l'espace, pour tenter de répartir des masses*». Privés de leur précédent repère, les dessinateurs ont davantage recours à la fenêtre de papier ; ils crayonnent en revanche plus spontanément. Tous sont très sérieux et concentrés. L'inconnu à l'auto-focus fixe toutes les silhouettes tournées dans une même direction. Une « croqueuse » croque les « croqueurs » Isabelle a sorti ses couleurs. Lucien propose de laisser advenir l'objet de l'intérêt de chacun, ne pas s'enfermer dans un coin du papier... Toujours en dissidence, Yves s'est installé en solitaire de l'autre côté de la rue Molière et s'intéresse à un très beau détail architectural des années 20.

## Passerelle SNCF

Nous remontons la rue Molière pour rejoindre la passerelle métallique qui enjambe les voies ferrées. Le jeune Hugo — qui fréquente chaque mercredi les ateliers de dessin de la ville — continue de dessiner en marchant. Nous bifurquons rue Jules Vanzuppe et atteignons la passerelle sur laquelle se tiendra la troisième station de dessin, la plus difficile, «*terrain de chasse extraordinaire*», s'enthousiasme Lucien. Les petites fenêtres sont plus que jamais nécessaires pour choisir dans cette profusion de formes, de matières, ces enchevêtrements de lignes horizontales et verticales. Il faut d'abord comprendre ce qu'on voit. Lucien rappelle l'importance du regard, de l'observation avant le dessin. Il en profite pour raconter une anecdote relative aux imposantes cheminées de l'usine d'incinération qu'un enfant, depuis l'Observatoire, a qualifié de « machine à faire des nuages ». Le groupe s'est un peu étiré le long de la passerelle. Chacun peut aller à son rythme ; en quelques minutes, certains ont déjà crayonné des ébauches assez élaborées, d'autres n'en sont qu'aux premiers traits peu assurés et peu évocateurs du choix de leur sujet. Christine est venue pour le principe du Cru, n'ayant appris que la veille l'épreuve qui l'attendait. «*Il y a beaucoup de matière ici ; c'est un peu dur de sélectionner*», confie-t-elle, plus habituée

au dessin dans son atelier qu'en extérieur. *« Je dessine beaucoup quand je travaille la photo ; je redessine souvent les photos pour mieux comprendre ce qui me plaît, ce que mon œil a retenu mais que je n'ai pas forcément analysé. »* Quelques copeaux de taille de crayons sont les témoins légers et éphémères de notre passage sur la passerelle. Lucien se souvient. Il se souvient que le dessin peut servir la mémoire. En retrouvant un carnet de croquis ancien, il a retrouvé avec fascination les lieux et les sensations d'alors. Mais que vient chercher Didier, artiste peintre, au « Cru à croquer » ? Au-delà du caractère sympathique de l'initiative et de la promenade, ce peintre avoue dessiner trop peu et trouver ainsi une agréable occasion d'exercer sa main. Il remarque que les personnes présentes accueillent volontiers les conseils de Lucien mais restent ensuite très indépendantes dans leur face à face avec le papier. Il constate que même les enfants restent très concentrés mais craint que la complexité de ce troisième arrêt soit « plus déroutante qu'engageante » pour les quelques débutants du groupe. Il reste cependant convaincu de l'intérêt de l'expérience.

Nous redescendons de la passerelle rue Ledru-Rollin et traversons le parc des Cormailles à la recherche d'un lieu de pique-nique pour le goûter. Trois irréductibles se sont installés « aux champs » pour crayonner encore un peu en attendant ceux qui veulent s'attarder quelques minutes supplémentaires sur la passerelle. Notre lieu de goûter soigneusement choisi derrière la cité Maurice Thorez, victuailles salées et sucrées sont extraites du chariot. Notre pique-nique évoque à Lucien Le Déjeuner sur l'herbe de Manet et il suggère en vain à la gent féminine d'adopter une tenue conforme au tableau.

Notre repos pris, nous regagnons la place Voltaire pour exposer aux regards de tous l'ensemble de la « production ». On apprête des tables dans la salle Voltaire où les croquis se révèlent progressivement. Un salon des Indépendants ! Chacun découvre le trait de l'autre, occasion pour Lucien de démontrer que chacun a un regard unique. C'est ce qui est essentiel à retenir pour cette première tentative. Discrète durant toute la promenade, Marie-Thérèse se dit très satisfaite de sa première expérience du Cru qu'elle souhaite vivement réitérer. Lucien est également très content du comportement, de l'écoute et du sérieux des « croqueurs ». *« Ils se sont vraiment intéressés, ils ont regardé. Et ils sont un peu étonnés du résultat de leur propre expérience et de celle des autres participants. Ce côté multiple et l'unicité des regards apparaissent tout seuls. »* Isabel propose d'exposer les dessins de volontaires dans la « fenêtre-expo » durant l'été.

*Isabelle Valade, journaliste*